

LA PETITE ENFANCE EN TEMPS DU COVID-19 : COMMENT LES PROFESSIONNELS ET LES FAMILLES ONT-ILS FAIT FACE À CETTE SITUATION ?"

OMEP WEBINAIRE EN FRANÇAIS, 26 OCTOBRE 2020

Intervention de Maryse Métra, membre de l'OMEP-France, vice-présidente de l'AGSAS

Nous vivons depuis huit mois les chroniques extraordinaires d'une pandémie, le temps s'est suspendu avec un avenir plein d'incertitudes.

L'épreuve à laquelle les adultes ont à faire face est particulièrement anxiogène.

Des mots forts circulent avec leur lot de traumatismes : *la Guerre, la mort, les interdictions, le couvre-feu...* On ne cesse d'évoquer le stock de masques, les gestes barrières, le délai de résultats des tests, l'attente d'un vaccin... mais qui se préoccupe de la santé psychique des enfants dans la période que nous traversons ? Quelles traces dans l'apprentissage du vivre ensemble ? Comment apprendre aux enfants à faire groupe, à construire une société inclusive, quand l'autre devient potentiellement dangereux ou quand eux-mêmes peuvent représenter un danger pour les autres ?

Nous pouvons essayer de nous centrer sur le présent, alors même que le futur semble incertain, sans craindre de laisser passer des émotions (les nôtres, comme celles des enfants). Nous n'avons pas à nier que la menace est réelle, mais il est indispensable de rassurer les enfants dès le plus jeune âge. Les jeunes enfants et, plus particulièrement les tout-petits, sont très sensibles aux états émotionnels des adultes qui les entourent. Il est nécessaire de leur expliquer nos inquiétudes mais aussi ce qui nous rassure. Dans Introduction à la psychanalyse, Freud ne fait-il pas dire à un enfant : « Il fait plus clair quand quelqu'un parle » ? Parler à l'enfant c'est le reconnaître comme une personne. Nous pouvons partager avec lui les inquiétudes qui nous traversent, sans tomber dans un pessimisme mortifère. Maintenir cette tension entre ces deux positionnements est peut-être une manière de l'introduire dans la complexité inhérente à notre humanité. Complexité qui s'accroît encore quand le virtuel déborde dans le réel, il y a là de nouvelles données qui nous échappent encore.

Certes, il nous faut des masques, du savon, du gel hydroalcoolique, des tests, mais aussi des mots pour endiguer l'angoisse que nous ressentons au plus profond de nous.

Protégeons-nous en les protégeant, faisons avec les enfants les bons gestes qu'ils connaissent, comme se laver les mains, en expliquant pourquoi on le fait à ce moment-là. Ne négligeons pas l'importance du corps chez les enfants, lorsque nous introduisons les fameux gestes barrières. Les mains, le nez, la bouche ne sont pas que des capteurs de virus !

Donner du sens, introduire du langage, mais aussi du ludique sont des moyens pour ne pas plonger avec nos enfants vers des troubles obsessionnels compulsifs !

Nous créons le monde en même temps que nous le vivons et que nous le subissons, et aujourd'hui plus que jamais, nous devons le faire dans un contexte de grande incertitude. Personne ne sait vraiment par quel bout se saisir de cette situation complexe. Aucun expert ne peut nous indiquer le chemin pour sortir le plus judicieusement possible de cette pandémie. Pour que les adultes proposent un environnement sûr, donnent des repères, il faut qu'ils puissent accepter que le chemin n'est pas tout tracé, qu'il se fait en marchant, comme le disait Antonio Machado.

Il s'agit de s'inscrire dans une temporalité qui autorise l'enfant à grandir, à rester en croissance, à accepter que la vie est comme elle est et qu'on n'a pas toujours le choix, mais qu'il y a toujours des espaces de changement possibles.

Quand nous nous posons, comme aujourd'hui pour co-réfléchir, nous avons le choix de nous placer, soit du côté de l'optimisme, soit du côté du pessimisme, soit du côté du repli sur soi, soit du côté de la solidarité et de l'entraide...

Quand nous sommes face à des angoisses, nous avons tendance à mettre le couvercle dessus. Mais elles subsistent, se développent de manière internes et laissent des traces qui vont resurgir dans notre histoire. Méfions-nous aussi du repli sur soi, car si la famille est le laboratoire premier de la

socialisation, les enfants se construisent aussi lorsqu'ils sont entre eux, à la crèche, à l'école, dans la cour de récréation. Ils ont besoin de fréquenter leurs pairs. C'est aussi dans tous ces lieux de rencontres qu'ils développent des compétences sociales et émotionnelles. Il est compliqué de les priver de cet environnement.

L'autre jour, Sasha dans le métro à Paris, 8 mois, debout sur les genoux de sa grand-mère, souriait à tout le monde, interpellait tous ces gens masqués qui l'entouraient, et il trouvait des réponses, car les personnes à qui il souriait hochaient la tête, clignaient des yeux, déployaient dans leur corps ce qui se serait manifesté auparavant par le sourire d'une bouche, désormais baillonnée. Mais si Sasha n'était pas impressionné par ces personnes masquées, c'est que depuis sa naissance il les avait côtoyées ainsi, à l'extérieur, et que surtout, son environnement immédiat, non masqué dans l'espace familial, lui avait transmis une sécurité de base qui le fondait petit humain en nécessaire lien avec les autres. Le Je existe parce que je peux faire du Nous avec mon environnement, être en lien. On parle de gestes barrière, de distanciation sociale, des mots dont Sasha n'a que faire. Méfions-nous des mots, je pense aux « gestes barrières » qui introduisent l'idée de rupture, il y a certes une nécessaire distanciation physique, mais le lien social ne doit pas être rompu.

Quel monde allons-nous créer si ce qui ressort des discours est : l'autre est potentiellement dangereux pour moi, et réciproquement ? Sasha convoquait notre force de vie à travers la sienne, et il a donné une véritable leçon à tout un wagon du métro parisien. Comme quoi la pulsion de vie dans une transmission intergénérationnelle fonctionne dans les deux sens ! Une invitation aussi à revisiter la notion de « nourrisson savant », la si belle métaphore de Sandor Ferenczi.

Alors comment prendre soin de soi et des enfants ? En créant un environnement « suffisamment bon » pour reprendre l'expression de D.W. Winnicott. Tout enfant a besoin de trouver un cadre sécurisant et de recevoir un message optimiste sur la manière dont nous allons affronter avec lui les obstacles inhérents au développement du sujet humain.

Nous l'avons déjà dit, le coronavirus nous met face à notre finitude.

Les enfants pensent à la mort, ils en parlent beaucoup, ils nous posent ou pas des questions, selon qu'ils nous estiment en capacité de leur répondre, mais aujourd'hui, l'actualité nous convoque avec la réalité de la mort. L'angoisse existentielle se transforme en peur réelle.

Grandir ne se réalise pas sans confrontation avec des épreuves. L'enfant a besoin de l'adulte pour grandir, mais de l'adulte comme sujet en mouvement, avec ses qualités et ses imperfections, et pas seulement dans sa fonction de professionnel ou de parent idéalisé. Parlons vrai.

Si rien n'est exprimé, l'enfant construit ses propres hypothèses et peut se croire responsable de l'état émotionnel de son entourage. « Papa et maman font attention pour que le virus ne vienne pas dans notre maison ; si j'attrape le virus et que je le donne à papy ou mamie, ils risquent de mourir ».

Le psychanalyste Jacques Lévine, à l'origine, avec d'autres, des ateliers de philosophie AGSAS en France, nous disait qu'il existe chez l'enfant une pensée archaïque faite de deux choses : d'un **imaginaire du merveilleux** et d'un **imaginaire du pire**. Il faut laisser cette pensée archaïque émerger, car le pire n'est jamais sûr ! Donnons aux enfants des espaces d'expression, des espaces de jeux pour que les mots puissent se dire et pour qu'ils mettent les inquiétudes à distance et laissent l'imaginaire du merveilleux reprendre du pouvoir.

Nous pouvons utiliser des médiations qui vont nous permettre d'être acteurs avec les enfants. Je parlerai aujourd'hui de trois médiations que j'utilise beaucoup : la littérature jeunesse, la musique et les ateliers de philosophie.

La littérature jeunesse

Les enfants, même les plus petits d'entre eux, « apprennent » la vie dans les livres, en particulier dans les albums que nous leur transmettons. Mais ils ne font pas qu'apprendre, ils inventent tout autant leurs vies en partageant des lectures avec les adultes et les autres enfants. Pour lutter contre l'adversité, il faut parfois grossir les dangers pour pouvoir s'y confronter, c'est ce que nous rencontrons dans les contes et la littérature jeunesse.

Mais je pense aussi au livre que Paul Eluard a écrit pour les enfants et que nous trouvons aujourd'hui illustré par Jacqueline Duhême. « L'enfant qui ne voulait pas grandir » (Pocket, 1999). Ce conte est particulièrement d'actualité car il montre comment un enfant peut être expédié hors de son enfance par des événements. C'est l'histoire d'une petite fille entourée de l'amour de sa maman, de soleil, de fleurs et qui, un jour, assiste à de terribles scènes d'actualités au cinéma en attendant le film pour enfants. Et à partir de ce jour, elle refuse de grandir et se réfugie dans les livres.

« Dans les livres Caroline découvrait le monde, écrit Paul Eluard, un monde plein de cauchemars comme les Actualités, mais aussi un monde plein de rêve et d'espoir ». C'est ce qui lui permet de se remettre en croissance.

Lors du lancement du film « Les livres, c'est bon pour les bébés », Michèle Petit, anthropologue au CNRS déclarait : « *Quand nous lisons, l'enfant construit son monde intérieur, des petites chambres à soi pour penser.* ».

Offrons des histoires aux enfants dès le plus jeune âge.



J'ai repris mes activités de bénévole à la médiathèque de mon village où j'accueille des bébés accompagnés d'un parent ou d'une assistante maternelle, et nous avons désormais un accompagnant : Blaise le poussin masqué des albums de Claude Ponti. Blaise n'est pas toujours le même poussin. Il est celui qui enfle le masque. Chaque poussin peut devenir Blaise, s'il souhaite mettre un peu d'extravagance dans la vie du groupe. Nous avons dès le mois de juin, après le déconfinement, apprivoisé l'image de ce poussin qui se distingue par son masque au milieu de tous les autres. Nous prenons le contre-pied de ce qui pourrait se vivre aujourd'hui : nous ne nous dissimulons pas derrière notre masque pour y être anonyme, nous mettons notre masque comme sujet singulier !

Et il faut écouter ce qui se cache derrière ce masque. Alain Serres a publié un album aux Éditions Rue du monde qui s'appelle « Sage comme un orage ». Il attire notre attention sur le fait que derrière un sourire, derrière ce que le psychologue Henri Wallon nomme des réactions de prestance, il y a parfois un tsunami qui dort, qui peut se symboliser à travers le jeu, se dire à travers les mots, ou s'exprimer par la colère, la violence et la dépression.

La musique

J'ai évoqué mon expérience d'accueil de très jeunes enfants de six mois à trois ans dans la médiathèque de mon village. Tout commence et tout finit en musique ! C'est du plaisir partagé entre les bébés et les adultes qui les accompagnent. Une petite chanson permet de mobiliser l'attention au début de l'animation, c'est un cadeau que nous faisons aux enfants ; la voix n'est pas un objet transitionnel comme les autres. D.W. Winnicott a souligné l'importance des échanges vocaux et le pédopsychiatre Daniel Stern a montré qu'ils sont à la base de l'accordage affectif entre la mère et son bébé.

Après la petite chanson introductive en lien avec le thème, je présente des albums, puis à la fin j'ouvre un panier à musique où se trouvent toutes sortes d'instruments. Aujourd'hui, avec le coronavirus, on ne peut plus échanger son instrument avec celui du voisin, mais les enfants s'en accommodent fort bien. La distanciation physique joue son rôle.

Pour l'enfant, la musique est un jeu, activité spontanée d'expression dès le plus jeune âge quand il

tape sur son assiette avec sa cuillère. C'est une composante de l'activité sensorimotrice, elle participe de la découverte du monde environnant. Elle est aussi un temps d'échange, de plaisir partagé, de relations, de découverte, d'expression et d'émotions entre enfants et adultes. « *Le bonheur, ce n'est pas une note séparée, c'est la joie que deux notes ont à rebondir l'une contre l'autre* » dit l'écrivain Christian BOBIN (La folle allure, Gallimard, 1995) Et c'est cette joie que nous permettent de vivre la musique, les chansons et les comptines, médiations qui se transmettent entre générations, et entre les différentes cultures.

Les ateliers de philosophie

La base de la réflexion philosophique selon Aristote n'est-elle pas « l'étonnement devant le monde » ? Dès 5 ans, nous pouvons mettre en place des ateliers de philosophie pour permettre aux enfants de prendre de la distance par rapport à leur vécu immédiat, mais il faut aussi dès le plus jeune âge leur permettre de parler de ce qui les affecte, des faits, des émotions, des ressentis, et leur compréhension de la situation... Il n'y a pas d'âge pour commencer à réfléchir! Dans la classe de Petite section et Moyenne section de mon village, l'enseignante a souhaité que les enfants de petite section soient dans le cercle des penseurs au moment de l'atelier de philosophie. Ils n'ont pas la capacité de se décentrer comme les plus grands pour se penser « une personne du monde », mais de leur place, ils peuvent dire comment ces questions les préoccupent et ils entendent ce que les autres en pensent. Tous les animateurs d'ateliers de philosophie tranchent ces questions de l'âge par la pratique, et sont étonnés par la capacité de réflexion des enfants dès que l'on crée un espace pour la pensée. En fait un enfant utilisant le langage peut, par l'abstraction de ses mots, exprimer une première vision du monde à partir de son expérience (de l'amitié, du bonheur, de la peur, de la colère...). Les enfants d'ailleurs en redemandent, d'une part parce que les thèmes sont liés aux questions qu'ils se posent, et d'autre part parce que nous les considérons comme des personnes du monde, que nous leur faisons confiance, que nous les considérons comme « inter-locuteurs valables » disait Jacques Lévine.

Est-ce de la philosophie ? Ces espaces ouvrent-ils vers « l'amour de la sagesse » ? Oui, si on pense qu'une question est philosophique quand elle intéresse chacun par sa résonance avec la condition humaine, et qu'elle ouvre à la capacité d'analyser nos états émotionnels, et à la capacité de se connaître soi-même et de s'ouvrir à l'autre. Ce qui est fondamental aujourd'hui.

En guise de conclusion

J'ai parlé des enfants, mais aussi beaucoup des adultes qui accompagnent les enfants dans leur croissance. Les angoisses des parents doivent être entendues, écoutées, et respectées dans des espace de parole, et les difficultés des professionnels doivent pouvoir être partagées dans des groupes d'analyse de pratiques, par exemple. Les événements tragiques que nous vivons dans le domaine de l'éducation nous montrent qu'il y a de la souffrance chez les enfants, chez les parents, chez les professionnels.

Il est important de ne pas la nier, et d'accompagner chacun pour avoir la force de créer face à l'imprévisible, à l'Autrement que Prévu qui est au fondement même de la vie et de l'humain.

L'OMEP prend ici tout son sens pour accompagner les professionnels qui ont plus que jamais besoin d'être soutenus pour accompagner les enfants dans leur croissance, et avec eux ré-en-chanter le monde.